UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

EXPOSITION CRITIQUE
DES IDÉES D'ORIGÈNE
SUR LA RÉDEMPTION.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 29 novembre 1860, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

ANDRÉ FOURNIER,

DE GÉNÉRAC (GARD).

STRASBOURG,
TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.
1860.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547023_0067

A MES PARENTS.

A. FOURNIER.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ✻,
REUSS,
SCHMIDT,
} Professeurs de la Faculté.

M. BRUCH, Président de la soutenance.

MM. BRUCH,
JUNG,
SCHMIDT,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

EXPOSITION CRITIQUE

DES IDÉES D'ORIGÈNE

SUR LA RÉDEMPTION.

Les premiers disciples de Christ appliquèrent leur réflexion à la vérité révélée, et la Providence nous a conservé ce premier travail spécialement inspiré, pour que le Nouveau Testament fût notre norme et notre point de départ.

Immédiatement après cette première et grande époque, on est surpris de voir si vite s'arrêter l'essor de l'intelligence évangélique. Le changement est brusque de saint Paul et saint Jean à Papias, Ignace, Hermas et Clément Romain.

Une renaissance s'opère, dont le travail commence au deuxième siècle avec Justin Martyr et Irénée, trouve son apogée dans Clément d'Alexandrie et surtout Origène, et se prolonge dans les siècles suivants pour se perdre encore dans le scolasticisme du moyen âge.

C'est donc sur un moment important de l'histoire que nous allons fixer notre attention. Origène, d'un point culminant, résume son siècle et domine plusieurs siècles suivants, sur lesquels se projette encore sa puissante individualité. N'y a-t-il pas un sérieux intérêt, à examiner de quelle manière l'économie du salut était comprise à cette époque encore rapprochée des temps apostoliques? Certes, depuis lors les idées ont marché

avec le temps; si bien, qu'il est permis aux écoliers du dix-neuvième siècle de critiquer les génies du troisième. Mais si les anciens systèmes sont dépassés, ils sont toujours instructifs. Une intelligence d'élite, quelle que soit son époque, est un conseiller à consulter, un guide à suivre. Le travail d'un grand esprit renferme toujours quelque trésor.

I.

LA PRÉEXISTENCE.

Il serait intéressant de relier la doctrine de la Rédemption à la doctrine du péché d'après notre auteur. Cette étude éclairerait notre marche et nous aiderait à comprendre le remède qu'Origène veut appliquer à la maladie morale de l'homme.

Mais les deux questions ne sont pas inséparables, et en nous bornant à l'une d'elles, nous pouvons nous consoler d'abandonner l'autre par la pensée que chez Origène la sotériologie et l'anthropologie ne sont pas toujours dans un rapport exact. Nous en aurons une preuve dans la doctrine de la préexistence, un des points originaux de l'anthropologie d'Origène que nous ne voulons pas entièrement passer sous silence.

Le récit de la chute dans la Genèse est un mythe profond où l'on ne doit voir que l'histoire de l'humanité tout entière. La scène ne se passe pas sur la terre, mais dans le monde invisible. Les âmes avant la chute étaient dans le ciel; après la chute, elles sont enfermées dans le corps désigné, d'après Origène, par les *vestes pelliceæ* d'Adam et d'Ève. La forme actuelle de notre existence est donc un châtiment de Dieu, le

corps est une sorte de prison où nous sommes enfermés pour nos méfaits.

Il semble que cette conception devrait donner au système d'Origène un caractère tout particulier. Mais l'influence en est moindre qu'on ne s'y attend, soit que cette préexistence n'ait point paru à Origène fournir une base suffisante, parce qu'elle était hypothétique, soit qu'il ne l'ait pas considérée comme devant rien changer aux idées reçues.

Pourtant, si la venue des hommes dans ce monde, l'entrée dans les corps est une punition de péchés antérieurs, le principal moyen de bonheur et la meilleure récompense de la vertu sembleraient être l'affranchissement et la délivrance de ce corps.

Deux conséquences de la préexistence des âmes que n'a point oubliées Origène, c'est l'extension du plan du salut à tous les êtres créés raisonnables (depuis l'homme jusqu'aux archanges plus ou moins pécheurs), et le rejet du péché originel.

Il ne s'agit donc plus d'une peine encourue par toute la race dans la personne de nos premiers parents. Mais il n'en reste pas moins un certain péché fatal, puisque nous portons en naissant la souillure d'un autre monde : il est vrai que c'est nous qui en sommes cause.

Les conséquences de ce fait capital ne sont pas poussées plus loin, et Origène, comme Irénée, Clément, etc., prend l'homme pécheur *naturaliter*. Or, le péché, désobéissance à Dieu, est aussi malheur pour l'homme; mais Dieu veut nous sauver dans son amour.

II.

Quel est le moyen employé par Dieu pour le salut de l'humanité? — C'est la venue parmi nous du verbe divin. Ce miraculeux mystère qu'il n'est point donné aux hommes ni même aux puissances célestes de sonder, sera d'abord comme un trait d'union entre l'humain et le divin; puis il permettra à l'auteur de notre salut d'opérer parmi les hommes toute l'œuvre indispensable pour notre Rédemption.

LES DEUX NATURES.

La Parole éternelle, par qui tout fut créé, s'abaisse dans le sein d'une vierge pour parcourir le développement de la vie humaine, pour parler et agir chez les hommes. Mais dans cet être la nature divine éclate incontestablement depuis sa naissance jusqu'à sa mort et à son retour dans les demeures célestes. Là, il travaille encore au salut de l'humanité, rassemblant de tous côtés, par ses messagers, une armée entière de croyants (*De princip.*, 2, 6).

Jésus-Christ est donc aussi Dieu que homme, συνθετος (*De princ.*, 1; 2, *contra Cels.* 2, 8). Comment cela se peut-il faire? C'est ce qu'Origène veut essayer d'approfondir; mais auparavant cet humble génie éprouve le besoin de faire précéder ses élucubrations de ces remarquables paroles, dont il faudra se souvenir si nous rencontrons des idées qui ne nous plaisent pas: « *Hæret humani intellectus augustia, et tantæ admira-* « *tionis percussa, quo declinet, quid teneat, quo se con-* « *vertet, ignorat. Si Deum sentiet, mortalem videt; si* « *hominem putet, devicto mortis imperio, cum spoliis*

« *redeuntem a mortuis, cernit.... quæ quidem in aures* « *humanas proferre et sermonibus explicare, longe vires* « *vel meriti nostri, vel ingenii ac sermonis excedit.* » Pourtant il est obligé de parler de ce qui a rapport à la foi ; mais il n'a la prétention que d'avancer des conjectures (*suspiciones ; De princ.* 1, 2).

Une âme a été choisie par Dieu parmi celles créées avant le monde, qui n'avait pas encore abusé de sa liberté mais *qui in Deo solo acquieverit.* Le Λογος, ému de compassion pour le genre humain, est descendu avec cette âme dans un corps d'homme. Que faisait, pendant ce temps, le Père privé de son Verbe, et comment concevoir cette désorganisation de Dieu ? Que personne n'aille penser, dit Origène, que la majesté de Dieu, la sagesse, la substance de la vérité, se soit enfermée dans un corps ou arrachée du sein du Père. La piété doit se garder également, soit d'enlever au Christ la moindre parcelle de divinité, soit de croire à la division de la paternelle substance qui est partout. On ne peut parler d'une partie ou de la division de l'incorporel : *In omnibus et per omnia et super omnia est* (*De princ.*, 4, 31).

Le Fils de Dieu donc voulant apparaître aux hommes et vivre avec eux pour leur salut, prit non-seulement un corps humain, comme quelques-uns le pensent, mais une âme de la nature de notre âme, et telle que *omnes voluntates et dispensationes verbi ac sapientiæ possit implere* (*c. Cels.*, 3, 29, 17). Les paroles du Seigneur (Jean 10, 18, et Matth. 26, 38), en sont une preuve. Cette âme était susceptible de tous les sentiments humains, même de toutes nos faiblesses, mais avec cette différence qu'elle était constamment

docile à l'influence de l'esprit (*c. Cels.*, 2, 9). En venant comme nous d'un monde supérieur, elle s'était unie, lors de sa naissance, à un corps matériel pour se développer humainement et parcourir tous les degrés de l'humanité.

La destinée de toute âme est de s'unir au Verbe : l'âme de Jésus demeure avec Lui dans la plus étroite union, se l'approprie, s'absorbe en Lui. Ce qui, chez d'autres âmes se trouve à un degré plus ou moins éminent, et seulement à quelques instants de la vie, est perpétuel chez elle (Jean 19, 5). Ce n'est donc point par caprice que Dieu a choisi cette âme pour la joindre au Verbe (*c. Cels.*, 6, 4). Cette âme le méritait, puisqu'elle a été capable de devenir une avec le Verbe. Ainsi, le Christ renferme sinon deux personnes, du moins deux natures supérieures : le Verbe-Dieu et l'âme humaine par excellence. C'est à cette âme qu'Origène applique cette parole : «Tu as aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi ton Dieu t'a oint d'une huile de joie.» Origène cherche à expliquer cette divinisation d'une âme par une comparaison remarquable : «Comme le fer ou l'acier mis en contact avec le feu le reçoivent tellement dans tous leurs pores, qu'ils s'embrasent et deviennent feu eux-mêmes, ainsi l'âme de Jésus unie avec toute sa force de pensée, de sentiment et de volonté à la sagesse, au Verbe, à Dieu, lui a emprunté sa nature» (*De princ.*, 2, 6). Ainsi transformée, cette âme, ce Fils de Dieu et de l'homme, sagesse de Christ, force de Dieu, est réellement un Dieu fait homme. Sa nature ne diffère pourtant de la nôtre que par l'absence de toute souillure de naissance (*c. Cels.*, 2, 2); mais l'influence de sa divinité s'étendit jusqu'à son

corps, qui passa peu à peu à l'état éthéré, divin, et acquit des qualités sensibles aux seuls élus (*c. Cels.*, 3, 41 ; 2, 62).

Cette explication de l'union des deux natures ressemble beaucoup à celle d'Irénée sans aboutir aux mêmes conséquences mystiques. Elle est nécessairement hypothétique comme toutes les solutions données à ce grand problème, mais il faudrait peu la modifier pour la rendre facilement acceptable. Sans vouloir faire dire à Origène ce à quoi il n'a pas pensé, sans vouloir lui attribuer la divinisation socinienne d'un simple homme, ne pourrait-on pas, à peu près sur ses traces, arriver à une conception rationnelle de l'Incarnation?

Vouloir séparer la nature divine et la nature humaine en Jésus-Christ, ou les distinguer à tel ou tel moment de sa vie, c'est entrer dans un labyrinthe de difficultés et d'arbitraire, c'est détruire la divine personnalité que cherchent nos hommages et enlever au christianisme sa réalisation concrète, historique et idéale. Et si l'on désire fusionner les deux natures, il est bien plus naturel de se représenter l'humain perfectionné à l'infini que le divin renonçant à la perfection et opérant un dépouillement qui semble contredire la divinité. On acceptera plus facilement ces bases si l'on prend au sérieux cette déclaration : « L'homme est fait à l'image de Dieu, » et si l'on pèse les conséquences de cette exhortation évangélique : « Tendez à la perfection... Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait.» La première constate que nous sommes de même nature que Dieu, la seconde, que nous pouvons grandir indéfiniment.

Dieu a mis en l'homme une volonté pour le bien.

Est-ce une volonté d'une autre espèce que celle de Dieu pour un bien autre que le Bien-Dieu? Il n'y a pas deux biens. L'homme a donc en lui la nature du bien, c'est-à-dire de Dieu, mais en petit, en germe, en virtualité si l'on veut, germe susceptible d'un accroissement indéfini : « Soyez parfaits comme votre Père est parfait. » Or, si Dieu veut se manifester au monde d'une manière pour ainsi dire palpable, il trouve ainsi dans la nature humaine comme le point d'appui par lequel Il pourra soulever et remuer, selon les moyens qu'Il a choisis, le monde qu'Il veut sauver. En outre, Dieu peut se préparer ici-bas une demeure digne de lui, sinon par le choix d'une âme pure, préexistante, du moins par la naissance miraculeuse et l'éducation spéciale d'un fils de l'homme. Par cette fenêtre, comme l'appelle Clément d'Alexandrie, Dieu se manifestera aux hommes, soit dans sa plénitude, soit par le côté qu'il nous importe de connaître et que nous pouvons comprendre. N'est-ce point ainsi que notre Seigneur Jésus-Christ a été Dieu manifesté en chair, et qu'en voyant ce Fils bien unique de Dieu, nous voyons le Père avec lequel Il est un?

Mais reprenons, peut-être après une trop longue interruption, le fil qui nous guide dans les mines que nous exploitons.

CHRIST TOUT A TOUS.

Le Verbe donc (qu'on peut facilement appeler force, sagesse, esprit de Dieu) est apparu en chair pour réaliser le plan du salut dans le monde pécheur, pour lui donner une nouvelle vie, pour le faire retourner à son origine, Dieu (*in Joh.* 1, 22). L'union du divin et de l'hu-

main a été complet en Christ, et c'est pour cela qu'il est l'intermédiaire entre Dieu et les hommes, qu'il est le commencement de la vie pour tous ceux qui reçoivent sa parole et son esprit (*c. Cels.*, 3, 2). Pour mettre à portée de tous cette union, il parcourt lui-même tout le développement de la nature humaine, il se montre à chacun selon ses besoins particuliers (*c. Cels.*, 4, 15) *ὁ Ἰησους εἷς ὤν, πλείονα τῇ ἐπινοίᾳ ἦν καὶ τοῖς βλέποισιν οὐκ ὁμοίως πᾶσιν ὀρωμενος* (*c. Cels.*, 2, 6). Il se fait simple pour les ignorants, il révèle aux sages de profonds mystères. Il se fait Juif avec le Juif, Samaritain avec le Samaritain, enfant avec les enfants. A l'un il donne le lait, à l'autre une nourriture forte; pour l'un, il est le fils de l'homme, pour l'autre, il est l'Éternel (*c. Cels.*, 7, 4), et aussi pour les anges, il est ange, pour les puissances plus élevées, il est puissance. C'est ainsi que dans l'Ancien Testament il apparaît sous forme d'ange et il se dit le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Bref, à chaque degré de l'existence des êtres raisonnables, il est tout à tous, le commencement, le milieu et la fin, pour réaliser le salut du monde. *Factus est omnibus omnia ut omnes vel lucrificaret vel perficeret; et manifeste homo hominibus, angelis angelus factus est* (*in Joh.* 1, 34). C'est pourquoi il s'appelle tour à tour le chemin, parce qu'il conduit à la vérité et rapproche de Dieu; le pain de vie, parce que par ses paroles il nourrit et fortifie les âmes; agneau de Dieu, parce qu'il ôte par sa mort le péché du monde; grand sacrificateur, parce qu'il s'est lui-même offert en sacrifice; paraclet, parce qu'il nous introduit lui-même auprès de Dieu; sanctificateur, parce qu'il délivre des liens du péché. C'est en tout cela que l'humanité avait besoin d'être sauvée (*in Joh.* 2, 12).

L'Incarnation, réunion du divin et de l'humain en la personne de Christ, est pour Origène le moment suprême de la Rédemption, parce que l'humanité du Verbe rend seule possible la réunion de Dieu et de l'homme. Mais dans cette activité humaine rédemptrice du Fils de Dieu, il y a des actions principales, savoir : la doctrine, l'exemple, la mort du Sauveur.

LA DOCTRINE.

L'enseignement du Seigneur est l'absolue vérité dont il est nécessairement le dépositaire, parce qu'il renferme en lui la perfection (*in Joh.* 1, 11). La doctrine nous apprend à connaître et à honorer dignement le Dieu caché dans son essence; elle abolit les vieilles erreurs du paganisme, renverse l'empire des ténèbres et des démons (*c. Cels.*, 7, 1). La révélation chrétienne ouvre une nouvelle voie à l'interprétation de l'Ancien Testament, elle fait pénétrer le sens spirituel de la loi et des prophètes, et nous enseigne à distinguer sous une forme passagère ce qui est éternel. La doctrine de l'Évangile renferme en elle-même une preuve de sa vérité par la sublimité de son contenu, par sa *force morale*, par sa *puissance régénératrice*. Cette doctrine a deux faces, comme la personne même du Sauveur; l'une charnelle, l'autre spirituelle, divine, cachée à l'œil de la chair. C'est ainsi que les enseignements et les paroles du Seigneur ont un sens facile et simple, en même temps qu'elles renferment une foule de significations profondes, de vérités élevées, d'idées éternelles, revêtues souvent de comparaisons et d'images que les parfaits seuls peuvent entendre (*in Joh.* 1, 9); ce dont Paul dit que les yeux ne l'ont point vu, que les oreilles ne

l'ont point entendu et que Christ n'a révélé qu'à quelques-uns. Pour le comprendre, il faut avoir été, comme Jean, sur le sein du Seigneur. Il faut avoir l'Esprit de Christ pour saisir le sens intime de la parole (*in Joh.* 13, 4).

Il va sans dire qu'Origène ne sépare point la doctrine de la vie, et que, à l'exemple de son maître Clément, tout en accordant un grand rôle à la connaissance, il n'accorde de vertu rédemptrice qu'à la connaissance morale, l'ἀλήθεια de saint Jean.

LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

Du reste, la doctrine et la vie de Jésus-Christ s'appuient mutuellement, et l'exemple du Seigneur en réglant notre vie, est aussi pour nous une source de leçons salutaires.

Origène envisage les actes de la vie du Sauveur à un point de vue tout particulier. En même temps qu'ils sont des faits historiques, ils sont des images symboliques de l'activité du Verbe et conduisent d'autant mieux à la vie éternelle (*in Matth.* 16, 20). Ainsi, les miracles sont les symboles de l'éternelle action purificatrice et régénératrice de Christ. Ils doivent éveiller la foi au Sauveur visible chez les hommes charnels; mais pour les amener à la connaissance du médecin des âmes (*in Joh.* 6, 17; 13, 60). Même signification symbolique et même but pour les autres actes de Jésus. Ainsi, l'expulsion des marchands du Temple nous représente la purification de l'Église en général et des âmes pécheresses en particulier. Ainsi, les deux aveugles (Matth. 20, 29) nous représentent les douze tribus d'Israël et de Juda incapables de voir le sens spirituel

de la loi. De même la transfiguration de Jésus-Christ sur le Thabor; en même temps qu'elle a une réalité historique, c'est une représentation des deux natures du Seigneur, de sa forme de serviteur et de sa nature divine.

En outre, sans aucun doute, les actes de la vie de Jésus-Christ nous ont appris comment il faut vivre. Toute sa conduite sur la terre est l'image réjouissante de la vraie vertu et le modèle de la perfection morale. L'obéissance en particulier nous est enseignée d'une manière frappante, puisque le Seigneur lui-même l'a poussée jusqu'à la mort de la croix. Il nous est donné de pouvoir entrer comme Jésus en communion avec Dieu, car il nous unit au Verbe. De même que Dieu s'est uni à l'âme de Christ, déjà avant sa descente sur la terre, parce qu'elle a trouvé son bonheur en Dieu; de même si nos âmes contemplent et imitent l'âme de Christ et sa vie terrestre, il arrivera jusqu'à elles quelque chaleur du Verbe de Dieu (*De princ.*, 2, 6; *c. Cels.*, 3, 3).

TROIS EFFETS DE LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

De tous les actes de la vie du Sauveur, celui qui a le plus d'importance dans le plan du salut, c'est sa mort. Nous lui devons trois grands bienfaits sans lesquels la Rédemption n'est pas possible, d'après Origène : notre rachat de Satan, la réconciliation avec Dieu, et la purification par une force propre.

1° Par sa mort, Jésus détruit la puissance que le diable et ses anges avaient acquise sur les hommes, et nous affranchit de leur domination (*c. Cels.*, 7, 17). Satan avait sur nous une sorte de droit de conquête auquel il ne devait renoncer qu'en échange d'un autre

avantage : « Nous sommes à Dieu, dit Origène (*Hom.*, 6 *in Ex.*, 6), parce que c'est lui qui nous a créés. Mais nous sommes devenus esclaves du diable, parce que nous nous sommes vendus par nos péchés... » Il paraîtrait que le fait de se laisser séduire par Satan renferme une sorte d'engagement imprescriptible et définitif. On ne comprend pas bien ce droit de domination découlant d'un fait accompli, comme on le dirait aujourd'hui; mais c'est ainsi que l'entend Origène. C'est donc à Satan qu'une rançon a dû être payée pour notre délivrance; nous n'avions rien à donner nous-mêmes : l'âme de Jésus-Christ fut donnée par le Dieu d'Amour. — C'est Origène qui, le premier des Pères, s'exprime clairement sur cette rançon et la manière dont elle nous a profité.

Ce n'est pas le Verbe divin habitant en Jésus-Christ qui fut livré à Satan; il était hors de la portée du prince de la mort. Mais l'âme sainte et supérieure de Jésus-Christ pouvait le contenter. Aussi l'avait-il demandée pour rançon. Il craignait que le Seigneur, par sa doctrine, ne parvînt à soustraire l'humanité à sa puissance; il le livra aux Juifs pour qu'il fût mis à mort. On se demande comment Origène, après avoir si bien confondu les deux natures, peut les dédoubler ici, pour les exigences du Diable. Il nous semble voir aussi une contradiction dans cette crainte du démon pour son règne, puisque Origène suppose que ses droits sont réels et respectés. Mais passons. Cette transaction singulière offre des circonstances bien plus étranges. La vie de Christ fut donnée en rançon, mais c'était un leurre. Satan croyait s'emparer du Prince de la vie qui lui glisse, pour ainsi dire, entre les mains; si bien qu'en

voulant le retenir il fut vaincu, sa puissance et celle de ses anges brisée, son royaume détruit (*donec pro redemptionis mercede anima Jesu daretur ipsi* decepto *quasi illius potiri posset, nec animadvertente se cruciatus in eâ retinendâ ferendos non posse*). Dès lors, tous ceux qui croient en Jésus-Christ passent comme lui des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie (*in Matth.* 16, 8). Christ donc nous rachète par son sang précieux de la puissance de la mort et du diable, et il a dressé la croix, comme signe de victoire contre toute puissance ennemie (Col. 2, 14). Maintenant les rachetés louent le Seigneur : « Rompons, disent-ils, leurs liens et jetons loin de nous leurs cordes, » car ils savent que s'ils ressemblent à Jésus-Christ dans la mort, ils ont aussi part à sa résurrection.

De longs raisonnements ne sont pas nécessaires, pour montrer combien est ridicule, autant que blessante, cette façon de mettre en œuvre la miséricorde de Dieu. Origène, du reste, ne semble pas entièrement satisfait de son explication. Il cherche à comparer cette délivrance du mal (le mal étant personnifié dans le diable) à une sorte de combat bien plus équitable : comme un fort peut protéger un faible, et comme l'affaiblissement d'un ennemi par un de nos alliés lui ôte la force de nous nuire; ainsi le diable, vaincu par un autre que par nous, ne pourrait plus nous retenir sous sa puissance. Cette explication plus juste, et que l'on pourrait ramener à une idée plus rationnelle encore, n'est pas la seule par laquelle Origène semble vouloir atténuer la crudité du mauvais tour joué à Satan. Il appelle à son aide certaines lois mystérieuses : « Il semble, dit-il, qu'il soit dans la nature (*naturâ compa-*

ratum videtur), que la mort d'un seul, acceptée spontanément, éloigne les démons qui oppriment la terre...» (*c. Cels.*, 1, 3). Si un démon a été attaqué par un saint, il ne lui est plus donné d'en attaquer d'autres, et il est précipité dans l'abîme (*c. Cels.*, 8, 4). Et l'ingénieux docteur appuie son dire sur des exemples fréquents dans l'antiquité.

> L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
> On fait de pareils dévouements.

Ainsi, le passage de Jean 18, 14 ne signifie pas autre chose. Et combien de héros dans l'histoire grecque et romaine ont délivré la patrie de calamités ; combien de martyrs ont brisé la puissance des mauvais esprits !

Mais nous ne sommes pas tenus d'accepter les lois mystérieuses évoquées pour le besoin d'une thèse. Tout ce que nous pouvons retenir dans cet appareil plus original que raisonnable, c'est la délivrance du mal par le Sauveur.

2° Il serait erroné de croire que l'école, appelée mythique, dont Origène est le représentant le plus élevé, n'explique la Rédemption que par une rançon donnée à Satan. Outre qu'il est difficile de voir une école quelconque dans les théories occasionnelles des Pères des premiers siècles, on ne peut se refuser à reconnaître qu'ils renferment les germes de systèmes divers et opposés. Nous venons de voir Origène expliquer diversement son premier point de vue. Il ne se borne pas là.

Il paraît que la dette payée à Satan n'était pas la seule qui pesât sur nous. Dieu avait aussi ses exigences. Une réconciliation était rendue nécessaire par l'entrée du péché dans le monde, et elle ne pouvait avoir lieu que par le sacrifice : « *Si non fuisset peccatum, non*

necesse fuerat filium Dei agnum fieri; verum quoniam introiit peccatum in hunc mundum, peccati autem necessitas propitiationem requirit, et propitiatio non fit nisi per hostiam, *necessarium fuit providere hostiam pro peccato* (*Hom. in Numer.* 24, 1). C'est pourquoi les sacrifices furent exigés d'abord dans l'ancienne alliance où ils étaient offerts pour le péché de quelques-uns ou de tout le peuple. Ils devaient réconcilier Dieu et les hommes, opérer le pardon et la purification. Le sacrificateur, en posant sa main sur la tête de la victime, y déposait les péchés qui étaient remis lorsque le sang avait coulé (*in Num.* 10, 2). « *Mors, quæ pœnæ causâ infertur pro peccato, purgatio est peccati ipsius, pro quo jubetur inferri*» (*Hom. in Levit.*, 14, 4; cf. 3, 8 et 10, 1).

Mais les sacrifices de l'Ancien Testament ne pouvaient avoir qu'un effet partiel et incomplet. Ils n'étaient qu'un acheminement à un plus grand sacrifice qui devait ôter tous les péchés du monde. L'agneau qui était immolé dans le temple était particulièrement le type de Christ, le véritable agneau de Dieu, parce qu'il était innocent et sans tache (*in Joh.* 6, 34, 35; 10, 13). « *Quid tam acceptum quam hostia Christi qui se ipsum obtulit Deo?*» Aussi a-t-il subi la salutaire condamnation prophétisée dans Ésaïe 53, et il a porté nos péchés : « *Peccata generis humani imposuit super caput suum, ipse est enim caput corporis ecclesiæ suæ*» (*in Levit.* 1, 3). Dès lors tout autre sacrifice est inutile, le culte de l'Ancien Testament est aboli; quand la réalité est venue, on n'a que faire de la figure (*in Matth.* 12, 20; *in Rom.* 3, 8).

Cette théorie est claire. Elle se base sur la nécessité d'une expiation sanglante pour le péché; mais nous sommes encore loin de la théorie anselmienne. Il n'y

a pas encore de balance établie pour peser d'une part la valeur de la victime, d'autre part la grandeur de la faute. Il n'est pas déterminé non plus si le sacrifice est exigé par la colère de Dieu ou par son honneur outragé; mais tout cela viendra à point.

3° Tout pourrait laisser croire qu'ici se termine l'œuvre objective du salut. La puissance du mal affaiblie ou anéantie, nos péchés lavés dans le sang de Christ, l'activité humaine aidée de l'Esprit de Dieu n'aurait plus qu'à paraître, pour s'approprier ces bienfaits. Non, la mort de Christ renferme encore autre chose. Mais ici Origène ne se distingue point par la clarté. Il établit un parallèle entre le feu qui dévorait les viandes dans le sacrifice et la mort de Jésus-Christ qui consume les péchés (*in Levit.* 4, 7). Il fait aussi une différence entre l'action de Christ dans son corps mortel et son action depuis sa résurrection. Le corps de Christ, avant sa mort, était une barrière gênante pour l'influence de l'esprit du Seigneur sur les âmes; mais une fois glorifié par la mort, la puissance purificatrice s'est accrue (*in Levit.* 1, 4). On ne peut voir là qu'une velléité malheureuse de matérialisme, et une inconséquence chez celui que nous avons vu défendre si bien l'absoluité de l'essence divine.

Bref, c'est surtout au grand sacrifice du Christ sur la croix que le monde doit son salut, et telle est la vertu de ce sacrifice que son effet s'étend à toute la création. Aussi bien que la terre, le ciel a besoin d'être purifié. La grande victime sert pour toute créature raisonnable (*ὑπερ παντος τοῦ γένους τῶν ἀνθρώπων ἤ καὶ τῶν λογικῶν*), et même pour toute chose créée (*ἤ καὶ ὁλου τοῦ κόσμου*); et pour tous les siècles passés, présents et

futurs. Selon l'opinion générale à cette époque, Origène fait descendre Jésus-Christ aux enfers pour prêcher aux âmes *γυμναῖς σωμάτων*. Cependant il y a une question controversée à cet endroit, savoir, si Origène prête l'efficace rédemptrice et purificatrice au seul sacrifice accompli sur notre terre, ou s'il le fait renouveler dans les cieux. Peu nous importe. Nous ne pourrions suivre Origène jusque-là, et lui-même, sur ce terrain plus mobile, n'a plus une marche aussi assurée.

Sachons seulement que Christ est notre victime et notre sacrificateur. Il se tient encore entre nous et Dieu, comme le grand prêtre, jusqu'à ce que son œuvre soit accomplie, c'est-à-dire que tout lui soit assujetti et changé en sa parfaite ressemblance. Alors il se reposera avec les siens dans le sein du Père et lui remettra le règne (*in Joh.* 1, 37). Origène marche sur les traces de Clément et nous laisse espérer un rétablissement final.

III.

Quelles sont pour l'homme les conditions de la Rédemption accordée par Dieu? Quels moyens avons-nous d'y participer? Ce dernier acte de notre salut s'opère, d'après Origène, par la foi et les œuvres qui résument l'action de l'homme, et par le secours de Dieu qui ne nous abandonne point là.

LA FOI ET LES ŒUVRES.

La foi est nécessaire, puisque c'est par elle que Dieu justifie le pécheur; mais la foi ne saurait suffire. Pour deux raisons : d'abord, la foi sans les œuvres est morte, et elle ne prouve sa vie qu'en se traduisant par des

actes. Quand la foi est réelle, elle s'attache à l'âme comme se fixe à la terre une racine arrosée par la pluie. Si cette racine est cultivée avec la loi de Dieu, des rameaux surgissent qui ont pour fruit les œuvres.

Ensuite, la foi ne procure pas le pardon pour toujours, mais seulement pour les péchés passés, et non pour les péchés futurs que l'on peut éviter. Christ a donné son âme en rançon pour tous ceux qui croient. A ce titre, la foi peut nous procurer et procure seule la rémission de tout ce qui est à notre charge dans le passé, témoin la grâce accordée au brigand crucifié à côté du Seigneur. Mais cette justification ne garantit rien pour l'avenir, elle n'est pas une permission de pécher (*c. Cels.*, 3, 6).

Origène semble avoir voulu éviter l'écueil, dangereux en effet, d'une fausse sécurité qui naît de l'orgueil spirituel. On ne peut pas l'accuser de méconnaître le rôle de Dieu dans le salut, car nous le verrons bientôt insister sur la grâce autant que sur le libre arbitre. Mais de son temps comme aujourd'hui, paraît-il, il y avait des chrétiens auxquels il fallait rappeler que le christianisme est une vie. Aussi, tantôt il équilibre les deux éléments et il répond à ceux qui lui demandent par quoi on est justifié, bien qu'il les trouve un peu curieux : si c'est par la foi que vous commencez, alors ce sont les œuvres qui parachèvent ; si vous êtes partis des bonnes œuvres, alors c'est de la foi qu'il faut attendre le perfectionnement. Tantôt il semble faire tout dépendre des efforts préalables de l'homme pour s'approcher de Dieu. « Avant que Jésus-Christ puisse s'unir à notre âme, dit-il, il est nécessaire qu'elle se fortifie par sa propre force et se rende digne d'une telle béa-

titude» (*c. Cels.*, 3, 7). Christ est venu pour porter le salut aux hommes et les combler de bienfaits, si seulement ils veulent se débarrasser de la dépravation et du vice. « La vertu, en venant dans l'âme, en chasse le mal qui l'occupe. Elle obtient ainsi l'oubli du passé (*ἀμνήστιαν*).» En se vouant de tout cœur à Dieu, en se préservant de tout contact avec les démons, en se purifiant par beaucoup d'abstinences et une sévère discipline, les saintes âmes se rendent participantes de la divinité, et méritent la grâce de la prophétie et des autres dons divins (*De princ.*, 3, 33).

En tous cas, Origène recommande certaines œuvres, par exemple la *pœnitentia*, qu'on peut traduire également par pénitence et repentance, parce que le sentiment intérieur et la manifestation extérieure sont en effet confondus. « Si quelqu'un a conscience d'un péché mortel et qu'il ne s'en dépouille par la pénitence, qu'il n'espère pas l'entrée de Jésus-Christ dans son âme.... mais ceux qui pleurent sur leurs péchés font preuve de changement, Dieu les reçoit à cause de leur repentance, quelle qu'ait été leur vie. »

Mais de toutes les œuvres qui peuvent mériter le pardon des péchés, la plus puissante est celle du martyre. *Εἰ θελομεν ἡμῶν σῶσαι τὴν ψυχήν, ἵνα αὐτὴν ἀπολάβωμεν κρείττονα ψυχῆς, μαρτυρίῳ ἀπολέσωμεν αὐτὴν* (*Exhort. ad martyr.*, c. 12). Souvenons-nous que nous avons péché, et que nous ne pouvons obtenir le pardon de nos fautes que par le baptême. Or, les lois évangéliques s'opposent au renouvellement du baptême d'eau et d'esprit; il nous reste une ressource, c'est le baptême du sang. Nous en sortons même plus purs que du premier. « S'il n'est pas trop téméraire de s'avancer en

pareille matière, dit Origène (*in Judic.*, 7, 2), nous pouvons dire que le baptême d'eau lave les péchés passés, et que par le baptême du sang les péchés futurs sont détruits (*perimuntur*). Là les péchés sont remis, ici ils sont exclus. »

Téméraire en effet est celui qui ne pouvant s'appuyer sur une parole du Maître autre que Matth. 10, 32, et en s'éloignant au contraire du principe intérieur et vivant où nous devons seulement chercher la perfection, pénètre avec tant d'assurance dans les conseils de Dieu et s'assied dans ces mystères, aussi tranquillement qu'au milieu de l'évidence. Pourtant il faut faire la part du temps et des circonstances; il faut voir aussi le fond de vérité qui a fait parler avec tant d'absolu. Au milieu de cet « *expeditum mortis genus*, » comme dit Tertullien, les nobles exemples du sacrifice de la vie à la foi devaient naturellement exalter l'idée et la valeur du martyre. Celui qui a écrit les paroles que nous allons citer n'affaiblit certainement pas son caractère moral par ces doctrines au fond dangereuses. L'enthousiasme pouvait fausser l'idée, mais pour quelques-uns, pour le grand nombre, il portait en lui le contre-poison. « Si Dieu m'accordait, s'écrie Origène, de me laver dans mon propre sang, et de recevoir ce second baptême par la mort que je subirais *pour l'amour de Christ*, je m'éloignerais tranquillement de cette vie. »

Mais il y a plus. Les martyrs ne font pas seulement leur salut, ils font encore celui des autres; et cela non plus uniquement en nous suggérant la piété par leur exemple, mais par la force expiatoire de leur martyre (*οὕτως τῷ τιμίῳ αἵματι τῶν μαρτύρων ἀγορασθήσονται τινες. Exhort. ad martyr.*, c. 50). Et pour sauver la

valeur du sacrifice de Christ, Origène fait une distinction : Jésus-Christ seul remet les péchés; les autres n'obtiennent la rémission que par leurs prières. Il cherche à appuyer son idée en comparant le rôle de Christ à celui de l'agneau dans l'ancienne alliance, et le rôle des saints à celui des boucs, des chèvres et des veaux. Mais tout cela, fort arbitraire du reste, n'a pas même la justesse de la comparaison si, comme on le prétend aujourd'hui, l'agneau n'était pas chez les Israélites la victime expiatoire.

Toute cette doctrine où le catholicisme s'avance à grands pas ne serait pas très-consolante. C'est fort bien, en effet, pour qui s'étant converti et fait baptiser se trouve lavé de tout son passé, et ne retombe plus dans les griffes du diable auquel il se réjouit d'avoir échappé. Mais pour ceux qui, même après une conversion réelle et sincère, se sont laissé surprendre par le mal, il n'y a plus grand espoir de salut; car la dernière ressource du martyre n'est pas à la disposition d'un chacun. A ce compte, il y aurait donc beaucoup de mécontents, au nombre desquels nous pouvons ranger tout le monde, qui regretteraient l'ancien bon temps du peuple d'Israël, la vieille alliance où Dieu ne pardonnait pas une fois seulement, mais où le pardon était offert à quiconque pouvait présenter un cœur repentant sous le symbole d'une grande variété de victimes. Origène prévoit l'objection, et d'une manière sûrement fort inattendue, il finit par accorder ce qu'il aurait dû commencer par poser : il énumère *sept moyens* d'obtenir le pardon de Dieu, qui ne sont autre chose que le résumé des conditions naturelles du salut par la repentance et la sanctification. Ces sept moyens,

qui viennent au secours de notre désespoir, correspondent d'une manière curieuse aux sacrifices de l'ancienne alliance. D'abord le baptême rappelle l'offrande du veau, parce qu'on est baptisé dans la mort de Christ. Ceci semblerait confirmer que la comparaison de Jésus-Christ avec l'agneau n'a aucune signification expiatoire, et que le veau serait dans ce cas un plus juste terme de comparaison. Ensuite le martyre correspond au sacrifice du bouc, parce qu'il égorge le diable. L'aumône correspond aux chevreaux..., etc. Abrégeons : le pardon des offenses, la conversion d'un pécheur, la charité (on voit que les catégories sont peu distinctes), et enfin la repentance accompagnée de deuil, de macérations et de jeûnes, complétent cette énumération.

Nous entrons dans ces détails, parce qu'ils nous paraissent propres à bien caractériser notre auteur et à nous donner une idée de sa théorie en action. Au fond, malgré ces bizarreries qui rappellent l'allégorie et le parallélisme de l'école, nous sommes en ce point d'accord avec lui ; à une condition toutefois, c'est qu'on ne parle pas de tous ces chemins de salut comme de moyens de salut, ce qui rappelle trop l'*opus operatum*, mais comme des fruits de la foi et des signes de la conversion qui sauve.

LE LIBRE ARBITRE ET LA GRACE DIVINE.

Pour avoir la foi en Jésus-Christ et l'imiter dans sa sainteté, il faut que nous soyons soutenus par la grâce divine. Les hommes sont libres, il est vrai, mais cette liberté ne peut les mener loin sans le secours de Dieu. La foi dépend de notre volonté, mais elle est affermie par la grâce de Dieu. C'est dans ce sens qu'Origène

prend cette prière : Seigneur, augmente nous la foi. Mais « de même qu'il est possible, quand une puissance maligne entreprend de nous pousser au mal, de rejeter ses suggestions mauvaises et de s'abstenir d'un acte coupable ; de même il est possible, quand la force divine provoque en nous une amélioration, de ne pas se laisser gagner » (*De princ.*, 3, 2, 4). Dans les deux cas nous conservons notre liberté, et cette liberté est respectée autant dans les tentations que dans les secours. Du reste, toutes les dispensations de Dieu sont mesurées sur nos mérites et nos progrès (*De princ.*, 3, 7) ; et même la grâce n'est efficace qu'en proportion de notre valeur personnelle. Car Dieu se sert de la doctrine chrétienne pour corriger non ceux qui ne veulent pas, mais ceux qui choisissent une vie meilleure (*c. Cels.*, 4, 3). Ce qu'on appelle prédestination, est réduit par Origène à la prescience que Dieu a de la valeur future de notre foi et de notre sainteté. La prescience précède donc la prédestination, elle n'en est pas la cause. Comme les hommes jugent de la valeur de leurs semblables par leurs actes passés, Dieu juge les hommes selon leurs actes à venir qu'il a présents devant lui : c'est donc le mérite personnel de l'homme qui fait sa prédestination. Ainsi la justification ne dépend entièrement ni de l'homme, ni de Dieu, mais leurs deux actions coopèrent.

MOYENS DE GRACE.

La grâce divine agit en nous soit directement, par les dons ordinaires et extraordinaires ; soit indirectement, par les sacrements et l'Église.

Dons. De tous temps, l'esprit travaille les cœurs

(*movet*) de tous les vrais chrétiens. Il inspire les apôtres, et c'est ce qui explique le choix d'hommes peu habiles pour propager le christianisme. L'Esprit se trouve dans les saints et prie en eux; il ouvre l'intelligence, il fait entrer en communion avec Dieu et sa sagesse. Ses effets se font sentir par le renoncement au péché et le renouvellement du vieil homme. Le pécheur est refait à l'image de Dieu; il n'est plus de ce monde, selon l'expression de Jésus-Christ (*De princ.*, 1, 3, 7). Quant aux dons extraordinaires, ils sont aussi certains. Ce ne sont pas seulement les récits des Évangiles, ou les actes des apôtres et de leurs contemporains, qui en témoignent; Origène en a vu et en attribue aux chrétiens de son temps. Bien plus, « le seul nom de Jésus-Christ, prononcé même par des impies, suffit à vaincre le démon » (*c. Cels.*, 1, 6).

Le baptême. Le baptême est le symbole de la purification; il est le principe et la source des dons de la grâce divine et un canal de l'Esprit saint (*c. Cels.*, 3, 9). Il n'est pas seulement utile, mais nécessaire; car *οὐχ ἔστιν αἱρεσιν ἁμαρτημάτων, χωρὶς βαπτίσματος, λαβειν* (*Exhort. ad mart.*, c. 30).

On est péniblement surpris de voir un docteur chrétien tel qu'Origène, donner ici dans un réalisme qu'il a la gloire d'avoir combattu et souvent vaincu. Pour s'expliquer ce grave échec partagé avec ses maîtres et ses disciples, il faut encore se reporter à son époque: dans ces temps de formation, de minorité et de péril, on ne sollicitait, en général, l'introduction dans l'Église que pour des motifs vraiment sérieux. La conversion précédait le baptême, et l'on peut comprendre que ces changements, souvent aussi brusques que profonds,

aient pu être attribués à la cérémonie qui en était le gage.

La Cène. Avec la doctrine sur la Cène, on est charmé de rentrer en communion de pensée et de sentiment avec Origène. Il ne passe pas légèrement sur cette grande institution de Jésus-Christ. Il répond à cette question si simple, mais rendue sérieuse, de bonne heure, par le littéralisme superstitieux : suffit-il d'introduire dans nos corps le pain et le vin de la Cène, pour participer à la grâce de Dieu et être sanctifié?

Non, l'utilité de la Cène n'est point dans le fait matériel, et elle ne profite au communiant qu'en raison de sa foi, de sa conscience et de sa pureté «*juxta proportionem fidei utilis fit, efficitque ut perspicax fiat animus, spectans ad id quod prodest...*» (*in Matth.* 15, 4). «*Panis iste quem Deus Verbum corpus suum esse fatetur verbum est introitorium animarum.*» Le pain et le vin sont des symboles, sous lesquels il faut comprendre le mystère de sa mort. Le Verbe divin est la nourriture qui rassasie, la boisson qui désaltère et qui enivre (*inebrians*) le cœur du fidèle. Tout cela est d'un spiritualisme irréprochable, si l'on veut bien passer sur la vénération puérile qu'Origène recommande pour les symboles extérieurs.

L'Église. Point de salut hors de l'Église. «Si quelqu'un sort de cette demeure, dit Origène (*in Joh.* 3, 5), il est coupable de sa propre mort. Là est le signe du sang, parce que là est la purification donnée par le sang.» Donc, nous retombons un peu. On voudrait prendre cette déclaration pour l'Église invisible, et mettre Origène d'accord avec son élévation et sa charité ordinaires. Mais les deux Églises se confondaient alors :

l'Église visible devait être pure, impeccable (ἄμωμος). Origène va jusqu'à dire que si vous voyez des hérétiques avoir des mœurs pures, il ne faut pas s'y laisser prendre; il est certaine pureté qui est un piége du diable. De mauvaises mœurs sont moins coupables que des dissentiments sur les dogmes, l'hétérodoxie est un péche mortel : la tolérance et le libéralisme n'étaient pas des vertus de l'époque, puisque Origène lui-même les oublie. Ce n'est qu'un oubli, car il est moins sévère pour les païens; et l'histoire rapporte que dans ses triomphes contre les hérétiques, sa charité eut pour le moins autant de part que ses bonnes raisons.

Comme tout se tient dans le domaine religieux, nous serions presque tenté de franchir les limites de l'œuvre rédemptrice et de voir dans l'eschatologie d'Origène le prolongement du système que nous avons tâché d'esquisser. Nous constaterions dans ce nouveau domaine de la réflexion, qui se prêtait encore plus à la pensée aventureuse de notre auteur, le même mélange d'idées originales et traditionnelles, rationnelles et bizarres. Mais nous pouvons limiter ici le champ de travail annoncé par notre titre. Résumons nos impressions.

Dans un style assez diffus où les pensées sont entassées, notre fécond et hardi docteur, non content de creuser les idées reçues, ouvre des horizons inconnus et des perspectives prolongées. Certes, le souffle ni les ailes ne lui manquent pour s'élever dans les hautes régions de la spéculation. Il est seulement trop fort en théorie; car il me paraît que le sentiment de la réalité lui manque un peu. Quand on entre dans les détails et qu'on veut descendre de quelques échelons, avec l'élé-

vation et la hardiesse de pensée, on ne rencontre pas toujours l'harmonie logique. Hors du transcendantal on dirait qu'Origène est sorti de son élément, et que, guide admirable sur les cîmes de la pensée, il est mal à l'aise dans la plaine, et n'y marche que par nécessité. Pourtant l'application aux âmes est le contrôle de la vérité, aussi bien que son plus beau privilége.

On peut donc reprocher à Origène, comme aux docteurs contemporains, un manque de psychologie. Ils ont senti la maladie du péché, plutôt qu'ils ne l'ont analysée, et le remède qu'ils lui apportent, tout bienfaisant qu'il a pu être, est susceptible de bien des améliorations. Origène même, dont la métaphysique sur le péché est la plus savante, est un de ceux qui sont le moins descendus dans les replis du cœur pour en sonder la plaie. Irénée répond mieux que lui au cri de l'âme souffrante. Pour eux, en général, le mal est une puissance plus extérieure qu'intérieure, et la sanctification paraît plus souvent sous la forme d'un combat avec le diable et ses satellites que sous celle de l'étude de soi, d'un perfectionnement progressif et persévérant.

On conçoit aisément qu'à cette époque la personnification du mal ait prévalu : les plus grands ennemis de la foi chrétienne étaient extérieurs; la persécution était l'œuvre des démons qui guidaient les bras des païens, leurs adorateurs; les hérésies nombreuses qui se glissaient dans l'Église sous le nom chrétien n'étaient que des tentatives hardies du prince des ténèbres. Dans ces temps de troubles, de dangers, et aussi de ferveur, les yeux étaient plutôt tournés sur le péché dans le monde que sur le péché dans le cœur. Les tentations principales venaient des circonstances extérieures et ne pou-

vaient qu'être l'objet des préoccupations principales.

Du reste, c'est un des points de ressemblance des idées chrétiennes de l'époque avec les systèmes théosophiques alors en vogue, et dont on ne peut méconnaître l'influence. Cette influence se fait sentir dans les détails aussi bien que dans ce caractère général. C'est ainsi que la préexistence d'Origène et la punition des fautes antérieures par la prison du corps rappelle la vengeance du démiurge valentinien; — la séparation de Jésus et du *Λογος* dans la Passion est aussi une idée gnostique, etc. Mais la parenté est surtout visible dans ce combat presque dualiste du principe du bien et du principe du mal. Satan, en effet, par force ou par ruse, a fini par dominer sur la race humaine. Pour la délivrer, le Père est obligé de compter *rationabiliter*, comme dit Irénée, avec cette puissance rivale. C'est l'idée que nous avons vu commencer chez Irénée. A ce point de vue, il s'agit de la justice divine dans ses rapports avec une nécessité extérieure, plutôt que considérée en soi et dans ses rapports avec Dieu lui-même.

Mais du moment qu'on s'attache si bien à faire agir Dieu d'une manière équitable, une question surgit nécessairement : le diable reçoit-il en effet une indemnité ? — Non. — Donc, en fin de compte, aucune concession ne lui a été faite. S'il n'avait point de droits, pourquoi tenir compte de ses prétentions ridicules ? Jésus n'avait qu'à lui passer sur le corps pour arriver directement à l'homme. Et s'il avait des droits réels, il a été frustré. Irénée n'a pas voulu tirer cette conséquence logique, ou n'y a pas songé. Mais Origène a fait faire un pas de plus à la question, et en attendant que Rufin assimile Satan à un goujon qui se laisse prendre

au hameçon, il avoue que Satan a été trompé. Quand il a eu lâché sa proie, la victime qu'il avait reçue en échange lui a échappé aussi. — Je ne sais si l'on doit penser que cette manière d'envisager la délivrance du mal est une façon populaire d'expliquer la Rédemption, et qu'Origène se réservait, dans son ésotérisme, des conceptions moins grossières. Mais cela me paraît parfaitement lié aux idées du temps et à celles enseignées maintes fois par Origène. Il ne passe pas légèrement là-dessus, et les diverses explications qu'il s'efforce d'en donner prouvent qu'il n'avait pas hâte de laisser ces formules vulgaires trop intérieures à sa pensée. Origène peut bien avoir admis ce drame mystérieux, puisqu'il admet la magie des noms prononcés et leurs divers effets selon qu'ils sont prononcés dans une langue ou dans l'autre. C'est ainsi que certains noms sont pour ainsi dire *innés;* nul ne les inventa, ils sont tels qu'ils ont dû être nécessairement pour jouer leur rôle providentiel. C'est contre Celse qu'il soutient cela (liv. I^er^, ch. 6), et ce n'est point vis-à-vis d'un philosophe païen dédaigneux qu'Origène aurait exhibé ses doctrines de dernière qualité. Du reste, la gnose en disait bien d'autres, et sérieusement, aux pneumatiques initiés.

A propos de tant d'idées bizarres, quelquefois blessantes pour la conscience religieuse, on peut faire une observation qui n'est peut-être pas sans profit pour nous. Qui refusera le titre de chrétien et de grand chrétien au docteur que nous venons de fréquenter? Et pourtant, qui pourrait de nos jours mettre sa signature au bas de certaines de ses pages ou même de l'ensemble de ses doctrines? Ce n'est donc pas la doctrine qui fait le chrétien, et depuis dix-huit siècles que les doctrines

se suivent et se remplacent comme les vagues au bord du rivage, je suis étonné que nous n'ayons pas appris à ne point nous prosterner devant la formule.

Mais on se tromperait fort, ce me semble, si l'on croyait que cette école (si école il y a), assez faussement appelée mythique, n'a envisagé la Rédemption que sous le point de vue d'une délivrance du diable, expliquée d'une manière plus ou moins délicate. Nous l'avons vu, les idées de satisfaction à Dieu et même les idées plus purement rationnelles de sanctification par la foi, de salut par régénération, de communion avec Dieu, sont loin d'être étrangères à Origène. Il nous paraît qu'il faut se garder également soit de spiritualiser à l'excès ces premiers temps du christianisme, qui sont bien moins évangéliques qu'on ne pourrait se le figurer; soit de faire sortir des écrits de ces pères, encore trop apologètes pour être athanasiens, ariens, anselmiens, etc., des systèmes armés de pied en cap. Pour nous, il nous semble voir dans Origène, dont les vastes connaissances et l'éclectisme libéral durent rassembler tous les éléments divers, il nous semble y voir le germe de tous les systèmes édifiés dans la suite, depuis la rançon payée au diable, qui subsista longtemps encore, même parallèlement à la théorie d'Anselme, jusqu'aux théories purement éthiques.

Toutefois, d'une manière générale, on peut classer la doctrine d'Origène parmi les théories juridiques; car, d'une part, son point de vue le plus fréquent repose sur les droits du diable, auxquels la justice divine a égard; d'autre part, la partie négative de la question reparaît plus souvent que la positive. La Rédemption est plus objective que subjective, et procède par ré-

tributions de la justice divine plutôt que par le cours simple, régulier et prévu d'une loi morale dès longtemps établie.

Quelle critique ferons-nous donc du système ainsi résumé? — C'est ici que commence notre plus grand embarras. Il faudrait prendre parti plus ou moins pour certains systèmes entre lesquels se partagent les théologiens, et c'est de quoi je me déclare pour le moment incapable. Il n'est peut-être point de question qui ait tant divisé les esprits. Les préjugés, les passions en ont encore compliqué la difficulté naturelle, et, pour une tête ordinaire, l'incertitude est vraiment bien pardonnable. — Aussi, nous nous garderons bien de faire un essai sur la Rédemption. L'essai est un nom modeste qu'on donne à des travaux solides. Pour faire un essai, il faudrait savoir beaucoup et avoir expérimenté beaucoup, deux avantages dont nous ne saurions nous flatter. Pourtant tout le monde sait quelque chose et a éprouvé quelque chose, et il nous sera permis de présenter quelques réflexions qui, mises en regard de l'exposition qui précède, termineront la critique de notre auteur.

IV.

Nous partons des données précieuses renfermées dans le chap. 15 de l'Évangile selon saint Luc, de ces trois paraboles qu'une bouche divine a pu seule laisser tomber sur le monde pécheur : la *Brebis égarée*, la *Drachme perdue* et l'*Enfant prodigue*. Cette dernière surtout, qui semble achever une progression, est celle où notre âme se complaît et à l'abri de laquelle nous pouvons nous réfugier quand l'intelligence se refuse à

se reposer dans la foi, quand le cœur s'émeut de recherches infructueuses, quand la volonté s'affaisse dans le découragement : ainsi le voyageur surpris par la nuit cherche, plutôt que de s'égarer en chemin, un abri où il puisse attendre le jour.

Nous attendons le jour. Quand la lumière sera venue, nous reprendrons notre marche. En attendant, ne sommes-nous pas en sûreté dans une parole du Seigneur ? Si cette parole est faite pour les simples, plaise à Dieu que nous en soyons ! Si elle renferme la seule chose nécessaire, soyons moins anxieux du reste ! Si elle contient une lacune importante pour être mise à portée de celui qui est incapable de comprendre tout le plan de Dieu, nous nous rangeons alors dans cette catégorie. Serrons ferme seulement la petite part qui nous reste, et, tout en aspirant à croître dans la connaissance de la révélation divine, efforçons-nous de voir et de constater tout au moins les mouvements d'une âme qui commence à se tourner vers Dieu et vers le salut. — Chaque âme a bien ses voies particulières, et les unes finissent quelquefois par où les autres ont commencé ; l'Esprit de Dieu aussi varie son action ; mais il est des lois auxquelles nous sommes tous soumis.

Tout d'abord, établissons le grand fait du salut. — Il m'est quelquefois arrivé de constater (pour autant que c'est possible à la connaissance humaine) de ces miracles de l'Esprit, qui sont les apologies les plus sublimes et les plus frappantes du christianisme, une de ces conversions qu'on peut appeler magiques dans le sens de cette magie du Ciel spirituelle et morale. Quelquefois j'ai été édifié autant qu'humilié à la vue de tel

homme du peuple, d'un ouvrier qui, à l'heure où les hommes de sa classe se délassent ordinairement de leur pénible travail par des distractions autres que la prière, est venu s'asseoir à mes côtés dans les lieux de culte, et m'a donné l'exemple du recueillement et de l'adoration. — Ces hommes qui renoncent aux jouissances grossières du monde et que saisit, quelquefois tout à coup, une faim et une soif spirituelles; ces âmes de toute sorte, souvent les plus cultivées, qui cherchent et ne peuvent trouver leur bonheur qu'en Dieu; tant de cœurs qui viennent s'ouvrir à la Parole de Dieu, comme la fleur du matin s'entr'ouvre pour recevoir la rosée qui la rafraîchit pendant la chaleur du jour; qui les a changés, qui les a ramenés dans la route royale aboutissant seule à notre fin?

Que sera-ce quand, au lieu d'un vrai converti dont je verrai la nouvelle naissance, je fonderai ma certitude sur un sentiment personnel, quand je pourrai dire : je sais en qui j'ai cru! — On peut tout nier, puisqu'on a tout nié; on peut douter de tout, puisqu'on a tout mis en doute; mais la vie éternelle que j'aurai serrée dans mon cœur, nul n'aura la puissance de me l'arracher, et fussé-je un humble ouvrier, tous les savants du monde ne sauraient m'empêcher de glorifier Dieu mon Père et Jésus-Christ mon Sauveur, dont l'Esprit m'a fait passer des ténèbres à la lumière, de la mort envahissante et progressive à la vie progressive et infinie en Dieu!

Cela est bon, cela est consolant, cela est vrai pour quiconque ne ferme pas les yeux pour ne point voir. Pouvons-nous nous en rendre compte? — Peut-être.

Dieu a créé le monde par amour, il le conserve par

amour. Tous ses plans à l'égard des hommes se rapportent à son bonheur. Or, le bonheur de la créature ne peut se trouver que dans le bien, son Créateur qu'il doit servir: son bonheur et son devoir se confondent. — Une autre loi du bonheur c'est qu'il soit le fruit de la liberté humaine; un bonheur conscient et libre est seul vraiment digne de ce nom: l'homme sera en possession d'une faculté morale, en vertu de laquelle il s'éloignera ou se rapprochera de Dieu, c'est-à-dire, se conformera à sa destinée, ou sortira de la voie que Dieu lui avait tracée. Suivant qu'il choisira l'ordre ou le désordre, le bien ou le mal, il sera heureux ou malheureux. Le péché porte donc en lui-même la sanction de la loi morale dans les divers degrés où cette loi est enfreinte. Ce sera comme la justice de Dieu qui se fera sentir à nos âmes par l'aiguillon de la douleur morale, par le remords. Cette punition existerait, lors même que la conscience obscurcie deviendrait moins sensible à la déviation anormale de la volonté. Je ne sais s'il est réellement possible à un homme d'être heureux dans le mal; je crois que la dépravation de la conscience ne va pas jusqu'à transformer le mal en bonheur. En tous cas, le seul fait de baisser dans l'échelle morale constitue une privation de bien, laquelle, consciente ou non, est un châtiment terrible; les animaux non raisonnables n'ont pas conscience de leur infériorité, et pourtant nous aviserions-nous d'envier leur sort à moins de leur ressembler déjà? — D'ailleurs un jour viendra où l'âme sera réveillée, où les circonstances extérieures ne favoriseront plus la distraction. Chacun sentira alors, plus ou moins, non le feu de l'enfer, mais le froid qui nous glace loin de

la chaleur de l'amour de Dieu: le jugement de Dieu rendra à chacun selon ses œuvres.

Or, chez le pécheur, deux phénomènes se produisent inévitablement; chaque faute affaiblit d'autant la volonté, chaque malaise moral qui résulte du péché obscurcit pour nous la face de Dieu et nous cache son amour. — D'où il résulte que, soit l'espèce, soit l'individu, va dégénérant de plus en plus, à mesure que la désunion grandit entre la créature et le souverain bien. De plus, le Dieu-Amour et Sainteté, qui s'offrait à nous comme père, comme digne de notre adoration, comme source de tout bien et de tout bonheur, devient comme un tyran dont la volonté nous est à charge, il se transforme en ennemi. Et plus nous perdons Dieu de vue, plus nous méconnaissons le père, plus aussi nous sommes tentés de nous éloigner de lui, c'est-à-dire de nous plonger dans le mal. Sur cette pente pour ainsi dire fatale, l'homme est presque inévitablement perdu. C'est l'histoire de l'humanité tout entière.

Mais en créant l'homme, en le faisant libre, Dieu a prévu la chute et préparé le relèvement.

Il fallait une révélation, c'est-à-dire, il fallait lever un voile pour faire réapparaître aux yeux de l'humanité le Dieu-Amour, ce qui est le Dieu aimable autant qu'aimant de toute l'immensité de son infini, le Dieu attrayant, dirai-je, autant que tout entier tourné vers nous. En rétablissant les vrais rapports entre Dieu et l'homme, il fallait donner au cœur et à la volonté une impulsion salutaire, dans le sens opposé au déclin. Ce rétablissement, Dieu l'a préparé dans l'Ancien Testament, par le peuple élu d'Israël. Puis est venu en son temps le sauveur lui-même qui a fait briller la lumière

dans le monde, pour le ramener de la mort à la vie. Par toute son existence terrestre, par sa vie, par sa mort surtout et par sa résurrection, par ses paroles, sa prédication, ses actes, il a montré Dieu en lui, et révélé ainsi au monde le seul vrai Dieu. Depuis il est le phare sur lequel se guident tous ceux qui, sérieusement fatigués de la traversée, cherchent avec franchise le port de notre destination. Il a paru et la face du monde a été changée, comme forcément, par le principe vivant qu'il y a introduit.

Il est plus simple et plus important de voir l'œuvre du salut s'opérer dans l'individu, de voir dans un homme la marche du royaume spirituel que Jésus-Christ est venu fonder.

Me voilà pécheur, plus ou moins enfoncé dans le mal, mais toujours assez pour être privé de la paix de l'âme. Le vide finit toujours par se faire sentir; il n'est pas besoin d'avoir beaucoup vécu pour avoir vu les désespoirs cachés des plus insouciants. Dans cet état de malheur, si je pense à Dieu, c'est comme à un être redoutable que je voudrais fuir; c'est le Dieu fort et jaloux qui m'accable de sa vengeance, parce que c'est justement mon inimitié contre lui qui fait ma perte. Il semble que Dieu ait fait une loi arbitraire que je suis obligé de subir, et cette loi d'adoration et d'obéissance, qui est en réalité le plus grand bienfait du Créateur, est changée à mes yeux et véritablement en un joug de fer.

Mais voici qu'un jour ce grand ennemi de mon âme m'est représenté comme le Dieu d'amour. Ce n'est point un maître dur et sévère, c'est le Père des miséricordes qui appelle à lui tous les pécheurs. Non, il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il

vive. Le péché lui est certainement une grande offense pour employer un anthropomorphisme inévitable ; il aurait le droit et le pouvoir de nous abandonner au sort que nous nous sommes choisi malgré lui, mais il est lent à la colère et abondant en grâces. Il m'aime et il m'appelle à l'aimer pour rentrer dans les joies de la maison paternelle.

Cette déclaration consolante, il est des hommes qui l'accueillent sans apparente surprise : « Nous le savions bien, disent-ils, Dieu ne peut être méchant.» Mais la grâce divine passe à côté d'eux sans s'arrêter, parce que ce n'est pas leur cœur qui a entendu la voix du Père.

Et moi, qui me suis ému à cette surprenante nouvelle, parce que j'étais travaillé et chargé, moi, j'ai peine à y croire tant elle me ravirait ! Est-il possible? Qui m'assure de ce bienfait inestimable ? Si j'étudie le livre de la *Bonne nouvelle*, ce que j'y trouve sur le Sauveur, me confirme dans la vérité que mon âme pressentait. La croix se dresse tout d'abord devant moi ; le bon berger donne sa vie pour ses brebis. Puis, de Bethléem au Calvaire, je suis pas à pas cet Être extraordinaire assurément par sa sagesse, sa puissance, mais surtout par sa sainteté. J'entends les témoignages qu'il se rend à lui-même ; jamais homme ne parla comme cet homme, et je sens qu'il n'a pas besoin d'autres témoins en sa faveur que lui-même et son Père dont le témoignage se confond avec le sien. Après avoir contemplé sa personne, je contemple ses œuvres ; je vais avec lui de lieux en lieux, je prête l'oreille à ses discours et quel n'est pas mon ravissement quand je l'entends prononcer ces paraboles de Luc 15, trésor inépuisable d'amour, gratuité si consolante dans sa plénitude!

Je veux le voir en présence des pécheurs, je veux voir si cette parole de vie versée dans des âmes semblables à la mienne y opère le relèvement et le soulagement dont je commence à sentir les effets, si le Seigneur confirme mon espoir. Et je l'entends dire à la Cananéenne comme à tant d'autres, que sa foie l'a sauvée; à la pécheresse repentante, que le pardon a fait naître son amour; à la femme adultère : va et ne pèche plus ; au brigand du Calvaire, pour une seule parole de repentance : aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.

C'est bien celui que mon âme cherchait, c'est bien celui qui appelle mon âme; comme Thomas, je me jette à ses pieds : mon Seigneur et mon Dieu !

Voilà le salut par la foi, c'est-à-dire par cet acte complexe de l'âme qui doit pouvoir se résumer en ceci : don de soi à Dieu. L'homme ne peut se remettre en marche pour le ciel tant qu'il n'est pas déchargé du poids de ses péchés; au contraire, il baisse de plus en plus sous le fardeau. Nos relations rompues avec notre divin ami se sont renouées, nous ne sommes replacés vis-à-vis de Dieu dans la position où nous devions être, que lorsque nous connaissons l'amour que Dieu nous a temoigné en Jésus-Christ; lorsque le mot *pardon* déchire le voile et comme l'éclair dans la nue porte dans nos cœurs une merveilleuse lumière. La foi en l'amour, la confiance au Père par le Fils, voilà les ailes qui reportent le pécheur au ciel, car si la foi est profonde et véritable, elle porte dans son sein la reconnaissance et l'amour du bien qui, fécondés par le Saint-Esprit, rendent témoignage à la vérité de cette parole : « celui qui croit en moi *a la vie éternelle.* » En effet, après cette rencontre de Dieu et de l'homme, dont le premier

effet est si justement comparé à l'eau qui fait naître la soif et à la soif qui appelle l'eau, si la parole du salut a réellement retenti dans l'âme, le pécheur devient un homme nouveau, il est converti, il peut voir le royaume de Dieu; au lieu de descendre, il commence une marche ascendante, indéfinie, qui n'est point sans encombre, mais où les chutes, souvent profondes, sont suivies de relèvements, et où, par la grâce de Dieu, il s'avance dorénavant dans la vie éternelle.

Que devient le sentiment de la coulpe, le remords? Certes une âme profondément repentante ne saurait oublier ses fautes; aussi, outre le temps perdu et irréparable, outre l'empreinte du mal qui ne s'efface pas sans efforts, une humiliation et un regret doivent suivre le pécheur converti pour lui fournir un thème éternel d'humilité et de reconnaissance. Ce n'est plus le sentiment de réprobation qui faisait son malheur, puisqu'il est rentré dans le sein du Père; c'est le regret d'avoir pu sortir de la direction indiquée par Dieu, d'avoir suivi une volonté aussi ignorante qu'égoïste, et, pauvre poussin égaré, de n'être pas resté sous la chaleur des ailes. C'est peut-être là la sanction éternelle de la loi de Dieu pour un passé inaboli. Mais c'est un châtiment sans amertume; comme le voyageur rentré dans sa famille n'a de cœur que pour goûter les joies du revoir, et ne songe aux tristesses de l'absence que parce qu'il savoure le plaisir du retour. Le regret venant d'un excès de bonheur, n'a pas la force d'affaiblir et de contrarier ce bonheur.

Et celui qui n'a point été sensible aux avertissements de l'amour de Dieu et qui meurt sans se réconcilier avec Lui? Pour celui-là espérons que Dieu sollicitera

encore sa conversion. Pourquoi bornerions-nous à cette courte vie la miséricorde divine? Virtuellement, les peines éternelles sont possibles, puisque Dieu ne forcera jamais la volonté de l'homme qu'il a voulu libre. On peut concevoir des pécheurs à jamais endurcis et éloignés de Dieu. Mais j'ai foi en la prédication divine. Il semble que le bonheur même des justes serait troublé par le supplice éternel de leurs frères, de leurs proches. Ne peut-on pas espérer qu'à la longue toutes les brebis égarées entendront la voix du bon pasteur des âmes? Dieu est patient parce qu'il est éternel. Certes, ceci n'est pas le côté de l'Évangile qu'il faut montrer aux pécheurs; mais si l'on ne devait accepter que les principes avec lesquels il n'y a point de ménagements à garder, on serait forcé à d'étranges éliminations. Selon l'état de l'âme, il faut donner, comme dit Origène, aux uns la nourriture forte, aux autres le lait de l'enfance.

Nous trompons-nous, ou bien l'esquisse trop incomplète que nous venons de donner renferme-t-elle le point de départ de notre Rédemption? En groupant pour ainsi dire dans l'histoire d'une âme les principaux mobiles de la conversion et ses effets, nous n'avons pas voulu indiquer un ordre invariable dans la manière de s'approprier le pain de vie apporté aux âmes par Jésus. Chaque âme a son tempérament et c'est une des forces du christianisme et une marque de sa profondeur divine que cette aptitude a à nourrir également, et par des voies opposées en apparence, les diverses âmes auxquelles il s'adresse. L'important est d'avoir un cœur bien préparé et que le Seigneur n'ait point à nous faire ce reproche: vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie.

C'est en Christ, en effet, dans le Fils, où Dieu s'est pour ainsi dire rendu concret, que nous devons chercher la vie. Il n'est pas seulement la vérité intellectuelle, notre docteur, ni seulement la vérité morale, la vie — il n'est pas même uniquement le révélateur de l'amour de Dieu, il est le *chemin.* — C'est par lui qu'il faut passer pour aller au Père, c'est en lui qu'il faut ressusciter pour avoir la vie éternelle. Plût à Dieu que l'on s'attachât surtout à acquérir cette union étroite avec la lumière du monde! Pour moi, c'est ce que je demande à Dieu de m'accorder avant tout!

Vu,
Le Président de la soutenance,
BRUCH.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 9 novembre 1860.
Le Recteur, DELCASSO.